Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 32 (1894)
Heft: 19

Artikel: Retour au pays
Autor: Doubliac, Arthur
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-194278

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

« Comme la campagne est superbe! quel tas de foin nous aurons!... C'est dommage cependant qu'on ait trop économisé celui de l'année dernière; il en reste beaucoup plus que nous ne pensions ; quand le nouveau sera là, nous serons encombrés!... Et puis, quelle misère! pas de bêtes! Elles sont introuvables!... Et quels prix! c'est à vous ruiner!... Quelle fatalité!... du foin en abondance et personne pour le manger! »

* * *

A propos de la crise du foin de l'année dernière, on nous raconte une amusante histoire, parfaitement authentique du reste.

C'était au moment où les plaintes étaient les plus vives. Une compagnie de soldats, en passage à Moudon, jouissait là d'une heure de repos. Durant ce temps, tous nos hommes se mirent en liesse, les uns en face d'une bouteille de petit blanc, les autres contant fleurette aux demoiselles de l'endroit, d'autres enfin ne cherchant que l'occasion de faire quelque bonne farce.

Une paisible bourrique, attelée à un petit char, stationnait depuis longtemps déjà devant l'auberge, attendant patiemment son maître. Un soldat la prenant en pitié, ranima le feu de son demi-grandson par quelques bonnes bouffées, et le fourra tout bonnement dans l'oreille de la bête qui, ressentant tout à coup une vive douleur, partit comme un trait à travers les rues, bousculant tout sur son passage, aux regards étonnés des Moudonnois.

Le char, qui s'est heurté contre l'angle d'une maison, est à moitié démonté, et la bourrique furieuse, épouvantée, disparaît du côté de Thierrens!

* * *

Mais l'éveil ne tarde pas à être donné sur la cause de cet événement. On avait remarqué un soldat près de la bourrique, et le coupable fut bientôt appelé auprès du capitaine.

— Qu'est-ce que vous avez fait à cette bourrique? lui demanda ce dernier.

— Rien, capitaine, je lui ai tout simplement dit à l'oreille qu'il y avait une mise de foin à Thierrens, et, ma foi, toute joyeuse, elle y est partie... Voilà!

Retour au pays.

... Il descendit d'un wagon de troisième classe et, son paquet, pas bien lourd, au bout d'un bâton, il prit le chemin du village, situé à une lieue environ de la station.

Il marchait à grands pas, respirant avec force, comme si l'air pur et vivifiant lui avait manqué longtemps, et contemplait, avec une sorte d'extase, le ciel bleu, les champs dorés, les houblonnières fleuries qui s'étendaient de chaque côté de la route.

C'était un homme d'une cinquantaine d'années, aux traits énergiques, à la moustache grise, la tête carrée d'un enfant d'Alsace.

Malgré son allure militaire, un peu d'hésitation se montrait dans sa démarche et malgré la franchise de ses yeux d'un gris d'acier, une ombre de défiance se lisait dans son regard.

Il atteignit bientôt les premières maisons du village et s'arrêta devant l'église dont le haut du clocher dominait les autres habitations. Ses jambes fléchissaient: il s'assit sur une pierre, le cœur battant dans la poitrine à coups redoublés, cacha son visage entre ses mains et se mit à pleurer.

En 1870, Pierre Wulsser, libéré du service, était marié et père de deux enfants, un garçon de sept ans, une fillette de trois ans.

Heureux et tranquille, il vivait paisiblement dans son gai et riant village d'Alsace, cultivant ses champs, élevant ses petits et, le soir, en fumant sa bonne pipe, émerveillant ses auditeurs par ses récits de campagne et ses aventures en Italie et au Mexique, où il avait gagné les galons de sergent.

La guerre vint troubler cette douce existence.

Pierre était de cette patriotique race alsacienne qui pouvait dire comme Mazarin: « Si je parle mal le français, je le pense bien, » et au premier appel du clairon, il embrassa sa femme et ses enfants et courut s'engager.

A Frœschwiller, à Sedan, il fit bravement son devoir; mais pris dans la capitulation, il fut conduit en Allemagne avec ses camarades.

Sa nature rude, énergique, ne put supporter cette captivité et surtout cette inaction pendant que les autres se battaient.

Il tenta de s'évader deux fois, fut repris, traduit devant un conseil de guerre et condamné à vingt ans de forteresse.

Et tandis que la patrie envahie luttait désespérément contre l'envahisseur, tandis que le nouvel empire d'Allemagne s'élevait parmi les ruines de l'empire français, tandis que Paris tombait aux mains des vainqueurs, que l'on signait la paix, que l'Alsace devenait prussienne, le malheureux demeurait enseveli vivant dans un tombeau, ignorant des événements qui s'accomplissaient, sans autre horizon que les murs de la citadelle, sans voir d'autres visages humains que les geôliers et les sentinelles aux casques pointus qui se promenaient sous sa fenêtre grillée.

Et cela avait duré vingt ans!

Quelle somme de haine s'était amassée dans le cœur de l'ancien soldat, lui seul eût pu le dire! Ce qu'il médita de vengeance pour le jour où il serait libre, nul ne le sut jamais.

Pendant cette longue captivité, son âme s'est ulcérée, ses cheveux avaient blanchi, ses forces s'étaient usées, et l'homme jeune et robuste de jadis était maintenant presque un vieillard. A travers ces terribles années, une seule pensée l'avait soutenu et consolé: sa femme, ses enfants! Les revoir était le rêve de ses jours et de ses nuits, il y pensait sans cesse. La mère était vaillante, elle n'aurait pas perdu la tête et aurait élevé les petits. Il les voyait grandir; Frantz faisait sa première communion, puis c'était le tour de Marie-Anne.

Comme elle devait être jolie sous sa blanche parure, la mignonne qu'il avait quittée gazouillant à peine et trottant menu!

Et le pauvre père la suivait, passant sous le porche de l'église et s'avançant vers le chœur, un cierge à la main, rayonnante au milieu de ses compagnes, sa douce voix montant vers le ciel en un cantique d'allégresse, et il entendait aussi la naïve prière « pour papa si loin et si malheureux »!

Puis elle grandissait encore, devenait belle jeune fille, aidant la mère au logis, la consolant, lui parlant de l'absent, entretenant l'espoir dans son cœur, comptant les années, les mois, les jours!

Et Frantz, quel beau jeune homme, quel hardi luron! La conscription allait le prendre; bientôt il partait, sac au dos, rejoindre son régiment, qui sait, peut-être celui du père? Il gagnait ses galons, lui aussi, en songeant à l'ancien sergent qui vieillissait au fond d'une forteresse prussienne, et au jour de la revanche où tout se payerait...

Oh! cette revanche, pourvu qu'il soit libre avant qu'il puisse prendre un fusil et se venger de ce qu'il avait souffert!

Et toujours son fils était associé à ses idées de vengeance...

... Et il rentrait au pays, et il revoyait son village, et il allait embrasser les siens! il n'avait pas écrit pour les surprendre, pour doubler leur joie par l'imprévu. On ne l'attendait pas de si tôt. Quel bonheur d'apparaître sur le seuil de la maison bénie, de voir les regards curieux se fixer sur lui, l'hésitation, l'espoir, se peindre sur les visages, et enfin, avec un mot, d'attirer tous ces êtres chers dans ses bras... sur son cœur.

L'idée que quelqu'un pût manquer, que la maison pût être vide par le départ ou par la mort .. non, cette idée ne lui était pas venue.

A peine pouvait-il concevoir que ses enfants fussent grands comme père et mère, que sa fraîche Marguerite eût maintenant des rides, et il regardait ses cheveux gris pour se convaincre que ce n'était pas un rêve, et qu'il avait vieilli ainsi que tout le reste.

Joyeux, il avançait, cherchant un visage de connaissance, un regard ami... Mais rien; nul ne le connaissait, il ne reconnaissait personne... et sur la porte de l'école, un sombre drapeau remplaçait les gaies couleurs françaises.

Enfin sur le seuil d'une auberge, bien connue de lui autrefois, il aperçut une grosse figure joviale enluminée.

Hé! c'était maître Munckel, des *Armes de France!*

Mais les sourcils du vieux soldat se froncèrent: les *Armes de France* avaient fait place aux *Armes de l'Empire*. Pourtant, malgré son humeur, il entra: c'était le seul être qu'il eût reconnu.

— Que faut-il vous servir, mein herr, dit l'autre.

Pierre le regardait sans répondre; l'autre répéta sa question.

— Tu ne me reconnais donc pas, Munckel?

L'aubergiste l'examina un instant de ses gros yeux indécis.

— Ce n'est pas possible! Wulsser, mon vieux camarade!

Et ils s'embrassèrent.

— Mais tout le monde te croyait mort!

— Je n'étais qu'enterré... vivant, depuis la guerre... près de vingt ans!...

Et il ajouta:

— C'est pas tout ça, Munckel, ma femme, mes enfants?

L'autre prit un air triste.

— Ah dame! mon pauvre Pierre, il se passe bien des choses en vingt ans..

— Ils ont quitté le pays, peut-être?...

— Non.

— Marguerite ne s'est pas remariée? dit Pierre en affectant de rire malgré le tremblement de sa voix.

— Marguerite était une bonne et honnête créature, incapable de vivre sans toi; aussi, te croyant mort.. elle est morte...

— Morte!

Il appuya ses poings sur ses yeux, et d'un ton rauque:

— Et mes enfants?

— Oh! eux vont bien; ce sont de beaux enfants et de bons sujets. A la mort de la mère, qui arriva sitôt la guerre, leur oncle Wilhem, le beau-frère de ta femme, tu sais celui que tu appelais le Badois, vint s'établir ici et les éleva avec les siens. Il a bien agi avec eux; il a bien marié Marie-Anne, et comme Frantz avait le goût du métier, il l'a fait entrer dans les gendarmes... Et, tiens, voilà les deux marmots de ta fille qui sortent de l'école... Hé! les petits, venez ici!

Deux bambins joufflus arrivèrent, en se tenant la main; ils avaient à peu près l'âge des enfants de Pierre lorsqu'il les avaient quittés et il se les représentait encore ainsi...

— Embrassez votre grand-père, dit Munckel.

Les petits regardaient étonnés ce vieillard inconnu qui pleurait en les embrassant.

— Et puis allez prévenir votre mère. .

— Non, ils me conduiront eux-mêmes. Vous n'avez pas peur de moi, n'est-ce pas, mes mignons Habitez-vous encore la vieille maison?

— Non, à la ferme des cigognes.

— Ah! Marie-Anne a donc épousé le fils à Jean-Claude?

— Non, la ferme a été vendue. Jean-Claude a opté et est parti avec sa famille; c'était un orgueilleux qui méprisait les gens paisibles restés au pays.

— Et comment s'appelle ton papa, petite?

— Hermann Koüser.

— Ce n'est pas de chez nous...

— Non, c'est un Badois qui est établi ici...

— Ma fille est mariée à un Prussien!...

Il avait posé les enfants à terre et s'était levé tout pâle .. L'hôte le regarda d'un air ennuyé.

— Ah dame! tu sais, depuis vingt ans, il y a du changement...

— Et Frantz?

— Frantz... tu ne seras peut-être pas content non plus, mais qu'y faire?

— Que fait-il? où est-il?

— Mon oncle Frantz est ici, dit le petit garçon.

— Il est gendarme, ajouta la petite.

— Gendarme!... Prussien?...

— Mais oui, répondirent les enfants en inclinant la tête.

Le vieux montra le poing au ciel avec une imprécation terrible. Les deux petits le regardaient effrayés. Enfin, se calmant un peu, il jeta son sac sur son épaule, prit son bâton.

— Je m'en vais, Munckel, je pars; je n'aurais jamais dû revenir pour voir mes enfants devenus ce qu'ils sont. On me croyait mort, je resterai mort. Plût à Dieu que je le fusse en effet.

Un instant encore, il contempla les têtes blondes, les yeux bleus tournés vers lui.

— Ne dis rien à ma fille... ce n'est pas sa faute... invente une histoire... Adieu, mon vieux... adieu!

Et il s'éloigna à grand pas, malgré les efforts de l'aubergiste.

Il allait vite, vite, fuyant ce lieu maudit où il n'avait trouvé que mort et déception... Il marchait... marchait... courant presque, quand une main se posa sur son épaule.

— Vos papiers?

Il se retourna brusquement... Un gendarme était devant lui. C'était une figure jeune, fraîche, où il crut retrouver quelque chose comme un souvenir lointain...

Alors,... sans répondre... lentement... le regard fixé sur le Prussien... il lui tendit son certificat de libération.

L'autre lut... eut un geste d'étonnement... devint rouge, cramoisi, puis pâle comme un mort...

— Mon père, s'écria-t-il tout ému, en s'avançant les bras tendus.

Le vieux restait immobile, les yeux baissés.

— Mon père, je me nomme Frantz Wulsser, je suis votre fils.

Le père répondit d'une voix basse et sourde:

— Je n'ai plus de fils... mes enfants sont morts quand ils étaient tout petits... et Français.

L'autre pâlit et reprit d'une voix étranglée:

— Mon père!...

— Je suis Français, moi; depuis vingt ans je pourris au fond d'une forteresse prussienne; mes enfants ne peuvent pas être Prussiens!

— Mon père, je vous en supplie...

Mais l'ancien sergent s'exaspérait de plus en plus.

— Race maudite! ils m'ont tout pris, ma patrie, ma liberté, ma femme, mes enfants. C'est trop!... c'est trop!

Le jeune homme courba le front.

— Pardonnez-moi, mon père...

— Ce n'est pas votre faute, reprit le vieux d'un ton doux, vous étiez trop petits, vous, vous ne saviez pas... On vous a élevés comme cela... mais c'est dur... bien dur!

L'autre se taisait, accablé.

— Allons, je pars, oubliez-moi; pensez toujours que je suis mort il y a vingt ans..... Moi je croirai que je vous ai perdus tout petits. Adieu.

.....Et le Prussien demeura seul, debout au milieu de la route.... longtemps. .. longtemps les yeux fixés sur ce point noir qui disparaissait à l'horizon... du côté de la France.

Arthur DOUBLIAC.

Boutades.

Dumanet est de garde à l'entrée d'une poudrière. Arrive un monsieur très chic et fumant un superbe havane :

— Pardon, bourgeois, avant d'entrer faudrait éteindre vot' mégot...

— C'est dommage, un si bon cigare.

— Passez-le-moi, bourgeois, j' vas l'entretenir jusqu'à vot' sortie.

Deux ivrognes font une petite visite à la Morgue. Ils contemplent longuement un noyé; puis l'un d'eux se tournant vers son copain :

— Tu vois, mon vieux, voilà où ça conduit... de boire trop d'eau!

L'analyse des vins — M. Frédéric Seiler, chimiste cantonal, vient de faire paraître chez M. Benda, à Lausanne, une « Statistique des résultats d'analyses de vins suisses d'origine authentique. » C'est un travail consciencieux qui a exigé près de deux ans de recherches et de démarches diverses, sans parler des analyses.

Chaque canton, avec ses principaux vins figure à son rang alphabétique.

CAUSERIES du CONTEUR VAUDOIS

Première série, nouvelle édition: illustrée, contenant entre autres: La mappemonde qui penche. — On voïadzo ein tsemin dè fai. — Les domestiques femmes. — Réponse de deux servantes. — La bataille dè St-Dzaquié — L'histoire dè Guyaume-Tè. — La fin des épaulettes. — Lettre d'un Grand-conseiller. — Lè dou rats. — Une fête villageoise. — Une revue d'autrefois. — Lè dragons dè Villâ. — La tsanson dâo thorax. — Le char de Jean Louis. — Surnoms des communes Vaudoises. — Aux habitants des étoiles. — Une fête villageoise. et plusieurs autres morceaux amusants. — *En vente au bureau du Conteur et chez tous les libraires. Prix fr. 2.*

Problème.

Une bourse contient une certaine somme; on en a retiré une première fois le cinquième du contenu; puis on y a remis 120 fr. Plus tard, on a retiré de nouveau le huitième du contenu de la bourse, et enfin on y a remis 60 fr. Ces opérations faites, il se trouve que le contenu de la bourse n'a pas changé. Quel était-il?

OPÉRA. — Le *Grand Mogol*, cet opéra-bouffe désopilant, et dont la partition contient des pages ravissantes, a été donné hier avec grand succès; une seconde représentation en sera sans doute généralement demandée.

Demain, dimanche: **La Cigale et la Fourmi**, charmante opérette qui a fait deux fois salle comble.

A l'étude: *Madame Favart; — La Grande Duchesse; — La fille de Madame Angot.*

L. MONNET.

VINS DE VILLENEUVE

Amédée Monnet & Fils, Lausanne.

PARATONNERRES

Installations sur constructions de tous genres. Système perfectionné. Grande spécialité; nombreuses références.

L. FATIO, constructeur, à LAUSANNE

ACHAT ET VENTE DE FONDS PUBLICS

Actions, Obligations, Lots à primes.
Encaissement de coupons. Recouvrement.

Nous offrons net de frais les lots suivants: Ville de Fribourg à fr. 13,10. — Canton de Fribourg à fr. 27,50, — Communes fribourgeoises 3 % différé à fr. 48,10. — Canton de Genève 3 % à fr. 108 25. De Serbie 3 % à fr. 76,—. — Bari, à fr. 53,—. — Barletta, à fr. 36,—. — Milan 1861, à 33,—. — Milan 1866, à fr. 10,—. — Venise, à fr. 22,—. — Ville de Bruxelles 1886, à fr. 109,—. — Bons de l'Exposition, à fr. 6,50. — Croix-blanche de Hollande, à fr. 15,—. — Tabacs serbes, à fr. 11,25. — *Port à la charge de l'acheteur. Nous procurons également, aux cours du jour, tous autres titres.* — J. DIND & Cᵒ, *Ancienne maison J. Guilloud,* 4, rue Pépinet, Lausanne. — Succursale à Lutry. — Téléphone. — Administration du *Moniteur Suisse des Tirages Financiers.*

LAUSANNE. — IMPRIMERIE GUILLOUD-HOWARD.